

Antonio Lopez à propos de son travail
(extraits d' un entretien de 1989)

Ça fait longtemps que je ne pose plus la question de ce qu'il est convenu d'appeler «terminer un tableau».

Un tableau ne se termine jamais. Il reste toujours ouvert. Si tu as déjà mis suffisamment en lui, pas tout, mais suffisamment, il serait certes encore possible de continuer, mais des difficultés surgissent, des moments de découragement, des engagements à tenir, l'envie de commencer de nouvelles œuvres, et le tableau est arrêté à ce moment-là, mais il n'est jamais fini.

Il est inévitable de prendre et de laisser le travail dans la peinture sur le motif («la pintura del natural») où il n'est possible de peindre que quelques heures par jour, quelques semaines par an, parce que la lumière change, le caractère du paysage change, et tu es bien obligé de t'arrêter, au vu des limites imposées par ces changements, quelque soit l'état d'avancement de la peinture à ce moment-là. Et tu ne pourras recommencer que quelques mois plus tard, quand tout correspondra à nouveau. Et une nouvelle fois, tout recommence. Tu travailles pendant une saison et tu t'arrêtes à nouveau. Et ainsi de suite, une année après l'autre, jusqu'à ce que tu décides que ça y est, cette fois c'est la bonne.

Un tel processus comporte deux risques: soit le motif change, soit c'est ta relation au motif qui change. Si ces changements ne t'empêchent pas de continuer, tu les incorpores au fur et à mesure au tableau qui risque de se trouver enterré sous la nouvelle peinture.

Pour les sujets où tu as un contrôle sur la lumière, où tu peux la fixer, dans des intérieurs ou sur les objets inanimés qui s'y trouvent, le processus est différent.

Si la fatigue n'a pas raison de toi, tu peux travailler sur ces sujets sans interruption ou les reprendre quand tu en as envie. Tu n'es pas dépendant comme dans le motif à l'air libre.

Dans mon cas, le fait de me mettre au travail et de m'interrompre fonctionne comme une gymnastique qui dure depuis des années et qui est intimement liée au caractère même de ma peinture. Même si des mois se sont écoulés depuis la dernière séance, je peux reprendre le travail sans aucune difficulté.

Aussi longtemps que je me souviens, depuis que j'ai commencé à peindre, ceux qui semblaient les plus experts parlaient du réalisme avec un certain mépris. Pour cela, il existait la photographie.[...]. Dans le meilleurs des cas, ils concédaient qu'il pouvait bien y avoir quelques artistes réalistes, mais pas le réalisme, ça non.[...]

Ça fait longtemps que je me sens à contre-courant. C'est bien joli, c'est très bien, mais c'est épuisant. Personne ne m'a obligé à me mettre dans la position qui est la mienne. Et je doute aussi des œuvres des autres comme je doute de la mienne.

Je n'ai plus guère de convictions absolues. Il faut apprendre à vivre et à travailler avec ses propres doutes. Mais ce qui fait que ça vaut la peine pour moi, c'est de voir à quel point l'aventure de la peinture face à la réalité est passionnante. Je peux douter de moi-même, mais pas de cette aventure.